

FLORIAN **NOACK**
TALES OF THE JAZZ AGE



Tales of the Jazz Age

Florian
Noack

Piano, Klavier

James Price Johnson (1894-1955)

- 1 Charleston * 2'07

Harry Akst (1893-1963) / Fats Waller (1904-1943)

- 2 Dinah * 3'06

Fats Waller (1904-1943)

- 3 Squeeze Me * 3'03
4 Bye Bye Baby * 2'06

Maurice Ravel (1875-1937) / Gil-Marchex (1892-1970)

- 5 Five o'clock Foxtrot 6'02

Francis Poulenc (1899-1963)

- 6 Valse (extrait de / *from* / aus l'Album des Six) 1'55
Mouvements perpétuels, FP 14a 5'27
7 Assez modéré 1'21
8 Modéré 1'26
9 Alerta 2'40

Clément Doucet (1895-1950)

- 10 Isoldina 2'12

George Gershwin (1898-1937)

- 11 Slap That Bass * 2'12
12 How long has this been going on? * 3'22
13 What causes that? * 3'33

Mischa Spoliansky (1898-1985)

- 14 Morphium * 3'39

Kurt Weill (1900-1950)

Kleine Dreigroschenmusik (Auszüge)

Suite de L'Opéra de quat'sous (extraits)

Suite from The Threepenny Opera (excerpts)

- 15 Die Moritat von Mackie Messer * 2'06
16 Pollys Lied * 2'26
17 Tango-Ballade * 2'24

Erwin Schulhoff (1894-1942)

Suite Dansante en Jazz, WV 98 - 6 19'13

- 18 Stomp 0'52
19 Strait 4'00
20 Waltz 4'41
21 Tango 3'14
22 Slow 4'47
23 Fox-Trot 1'39

Leo Ornstein (1893-2002)

- 24 Suicide in an Airplane 3'48

TT': 69'01

* Arrangements: Florian Noack • World premiere recording / Aufnahme in Weltpremiere
A Co-Production with Deutschlandfunk / Eine Co-Produktion mit Deutschlandfunk

Le pavé de la rue Vavin est luisant sous la pluie qui chatouille Paris depuis le matin. Le soir est tombé et les Parisiens se pressent depuis le Luxembourg jusqu'au carrefour qu'Henry Miller appellera bientôt le « nombril du monde », au croisement du boulevard Raspail. La génération perdue des écrivains américains inonde Paris pendant ces années folles, au rang desquels Francis Scott Fitzgerald semble être une tête de pont, toujours fragile, comme quand un jour il fait lire son manuscrit de *Gatsby le magnifique* à ce jeune journaliste qui enchaîne les cocktails à La Closerie des Lilas, au numéro 171 du boulevard du Montparnasse.

Ce journaliste qui fait se bousculer les rêves et les désillusions dans son cœur et sous sa plume, c'est Ernest Hemingway, Parisien lui aussi, comme tous ces Américains débarqués pendant ou juste après la Grande Guerre. Mais plus jamais ça ! Plus jamais les tranchées, plus jamais la chair à canon, plus jamais les millions de cadavres éparpillés qui livrent leur sang aux champs des hommes, bien loin de ce que l'on a pu appeler les champs d'honneur.

Ils boivent tous et dur : Fitzgerald, Hemingway, et Joyce, l'Irlandais. Ils boivent aussi parce que Paris est une fête. Une fête provisoire, chacun le sait d'intuition sans jamais vraiment le dire, parce que la dernière guerre est si proche, et que les germes de la suivante sont déjà menaçants. Mais avant de craindre et de se battre, on va faire la fête. Et pour ces Américains soiffards, on va faire la fête suffisamment loin de l'Amérique où l'on ne peut plus s'envoyer la moindre bière, sinon à la commander aux sous-fifres d'Al Capone. Tout paraît tellement paradoxal en Amérique : les femmes s'habillent en hommes, elles fument la cigarette, elles votent depuis 1920 ; la jeunesse se rebelle, elle parle de sexualité, elle effarouche les puritains qui, comme toujours, voient la morale menacée par la décadence de ces *Roaring Twenties*. La jeunesse danse, elle offusque les prudes et les bigots à coups de charleston et de jazz, ce jazz qui contamine les populations en se répandant comme une bactérie à travers les émissions de radio qui portent de plus en plus loin. Ces danses s'échappent et font le bond de l'Atlantique, jusqu'à Paris ! L'Amérique du jazz trouve à Paris l'écrin de la liberté d'expression.

À Paris, on se dandine, ceinturé de bananes ou déhanché sans pudeur ; les danseuses s'époumonent et libèrent l'énergie gagnée grâce aux machines : Victoire ! crient les ménagères : le grille-pain-toaster fait son entrée dans la cuisine, les premières machines à laver tournent à plein régime. Le réfrigérateur n'est plus très loin. Loin des élites, dans les bouges, on se retrouve autour du « poste », les yeux rivés sur l'appareil qui diffuse Radio Tour Eiffel ou Radiola. Des voix vont naître pour tout le monde : Mistinguett, Maurice Chevalier. Ces gens-là dessinent Paris pour le monde entier. Des voix pour tous. Qui vous le chantent en crépitant : *Dans la vie, faut pas s'en faire ; Paris sera toujours Paris*. Les disques tournent vite : soixante-dix-huit tours par minute. Une seule chanson par face. Juste le temps d'aller se servir à boire avant de retourner la gomme-laque. Et partout on danse, parce que Paris est une fête. Partout on boit, on refait le monde, on mélange les genres, on se rencontre ; les artistes hantent La Coupole, La Rotonde et La Closerie des Lilas.

Le pavé du boulevard Raspail est luisant sous la pluie qui chatouille Paris depuis le matin. Au numéro 45, dans un célèbre hôtel Art déco de la Rive gauche, James Joyce pianote au salon, tandis que Picasso paie l'addition d'un repas plantureux en dessinant sur la nappe. On dit qu'il n'a jamais signé la nappe... Quand même... il était prêt à payer l'addition, pas à s'offrir l'hôtel.

Les pavés de Paris sont luisants sous la pluie qui la chatouille depuis le matin. Le soir est tombé et les parisiens se pressent sur le pont de l'Alma, ils remontent l'avenue Montaigne et tournent machinalement la tête vers le marbre pas trop blanc du Théâtre des Champs-Élysées qui consacre le style Art déco, comme un peu partout ces années-là. Comme au Bœuf sur le toit, un peu plus haut sur la Rive droite. On dit qu'il s'y joue l'avenir de l'Art. Que de grands mots ! En franchissant les portes du cabaret, on y entend très vite le piano de Jean Wiéner qui joue Gershwin, à peine importé des États-Unis ; un autre pianiste lui donne un coup d'épaule, prend sa place au clavier, le voilà qui joue la musique de Cole Porter. Ce pianiste, c'est Clément Doucet qui s'amuse comme un clown, à railler les musiques d'autrefois, en donnant du swing à Wagner. Wagner ? Du swing ? Il semble que l'impossible trouve sa réalisation au music-hall. Wiéner reprend sa place au piano, quelques notes, et voilà que Doucet s'époumone maintenant, en chantant un air de Kurt Weill, tout juste sorti du cabaret berlinois. C'est indécent. C'est parfait.

C'est tout Berlin qui est indécent en ces temps-là : les cabarets y sont plus outrageux qu'ailleurs et Munich commence à grogner en écoutant de loin ces compositeurs juifs qui secouent le patrimoine : Weill et ses héros meurtriers, Spoliansky qui écrit le premier hymne homosexuel, et Schulhoff qui s'encanaille avec le jazz. Les deux premiers pourront bientôt fuir, Schulhoff périra dans les camps.

La fête berlinoise est effrénée, sexuelle, alcoolisée, pleine des paradis stupéfiants : une certaine Allemagne veut oublier la Grande Guerre, et pendant que sa fête bat son plein, les plus vigilants prennent déjà la fuite en voyant les fascistes fourbir leurs armes un peu partout pour la guerre suivante. Dans quelques années, toutes ces musiques seront dégénérées, dira-t-on depuis les croix gammées.

Pendant ce temps, au Bœuf sur le toit, il y a du monde, tellement de monde, et parmi toutes ces têtes qui boivent et qui fument, on distingue Jean Cocteau qui frappe un tambour et Francis Poulenc qui regarde la troupe d'un œil malicieux. Igor Stravinsky n'est pas loin, il prend des notes. C'est la cohue, on ne sait plus ce qu'on écoute. C'est normal, c'est du jazz.

C'est dans ce brouhaha que certains mots jaillissent, des noms, des mots : *stride*, cette musique qui lance la main gauche des pianistes à l'assaut de basses périlleuses ; *Fats Waller*... Fats ? Mais oui, parce qu'il est dodu, mais son jazz vous fait bouger comme un démon... Plus ancré, *James P. Johnson*. Qui ça ? Johnson et son ragtime qui a percé les frontières. Une basse, un accord, une basse un accord, et des syncopes qui turlupinent les valseurs.

Grands dieux, mais ne serait-ce pas par ici que se joue la musique du XX^e siècle ? La musique du XX^e siècle peut-elle naître à la fois de la guerre et de la fête ? Il semble en tous cas que ces années rugissantes cherchent à sortir du cadre. On y dit « dada » parce que les mots sont beaux quand ils sont libres. Cessez donc de les relier ! La poésie est ailleurs. Il paraît qu'à la fin de la dernière guerre, un certain Kasimir Malevitch a peint un carré blanc sur une toile toute blanche. Alors ne venez plus nous ennuyer avec vos réalités objectives, nous allons vous les tournebouler ces réalités, dans un délire d'absinthe au parfum des pluies parisiennes qui nous emmèneront peut-être à la prochaine guerre ; mais entretemps, nous aurons vécu, ressenti, vibré, tenté, chanté la fête et la folie, quitte à tourner dans les airs comme un avion de toile, se donner le tournis, encore et encore, tenter d'extraire de l'ivresse l'âme des hommes et la lumière du rire, quitte à écraser volontairement cet avion au sol, pour un jour reconstruire la musique sur les cendres du drame.





EDUCO
DE COLLEC

JN
ES

JA
S



That journalist, with dreams and disillusionments jostling one another in his heart and under his pen, is Ernest Hemingway, another Parisian, like all those Americans who landed during or just after the Great War. Which must never be allowed to happen again! Never again the trenches, never again the cannon fodder, never again the millions of scattered corpses that shed their blood in the fields of men, far from what some once called the fields of honour.

All of them drink, and drink hard: Fitzgerald, Hemingway and the Irishman Joyce. They drink, too, because as Hemingway says, Paris is a feast, a 'moveable feast'. And a temporary one, everyone knows that intuitively without ever really saying so, because the last war is still so close and the seeds of the next one are already threatening to germinate. But before they fear and fight again, they're going to have a party. And these American luses are going to make sure the party is far enough away from America itself, where you can't get a single beer except by ordering it from Al Capone's underlings. Everything seems so paradoxical in America: women dress like men, they smoke cigarettes, they've had the vote since 1920; young people rebel, they talk about sexuality, they alarm the puritans who, as always, see morality threatened by the decadence of these Roaring Twenties. Young people dance, offending prudes and bigots with the Charleston and jazz, that jazz which spreads like bacteria through radio broadcasts that reach further and further afield. Its dances escape and leap across the Atlantic, all the way to Paris! The America represented by jazz has found in Paris a place to revel in freedom of expression.

In Paris, you can prance around, wearing a banana loincloth or shamelessly swaying your hips; dancing girls sing their hearts out and release the energy they have gained thanks to machines – 'Victory!'; cry the housewives: the electric toaster is starting to appear in the kitchen, the first washing machines are running at full speed. The refrigerator is just round the corner. Far from the elite, in dives everywhere, people gather around the wireless set, their eyes riveted on this machine that broadcasts Radio Tour Eiffel and Radiola. Voices are born that speak to everyone: Mistinguett, Maurice Chevalier and their like sketch a portrait of Paris for the whole world. Voices for everybody. Who sing to you over the surface crackle: *Dans la vie, faut pas s'en faire; Paris sera toujours Paris*. The records turn fast: seventy-eight revolutions per minute. Only one song per side. Just enough time to get yourself a drink before turning over the shellac disc. And everywhere there's dancing, because Paris is a party. Everywhere people are drinking, remaking the world, mixing genres, getting to know each other; artists haunt La Coupole, La Rotonde and La Closerie des Lilas.

The cobblestones of boulevard Raspail glisten in the rain that has been tickling Paris since morning. At no.45, in a famous Art Deco hotel on the Left Bank, James Joyce is typing in the lounge, while Picasso pays the bill for a sumptuous repast by doing a drawing on the tablecloth. They say he never actually signed that tablecloth . . . Well, after all, he was prepared to pay the bill, but not to buy the hotel.

The cobblestones of Paris glisten in the rain that has been tickling it since morning. Evening has fallen and Parisians throng onto the Pont de l'Alma, walk up the avenue Montaigne and turn their heads mechanically towards the not-too-white marble of the Théâtre des Champs-Élysées, a landmark in the Art Deco style that is omnipresent these days. As it is at Le Boeuf sur le Toit, a little further north on the Right Bank. People will tell you that the future of art is being played out there. What highfalutin words! As you walk through the doors of the cabaret, you soon hear Jean Wiéner playing Gershwin, just imported from the United States; another pianist taps him on the shoulder, takes his place at the keyboard, and starts playing music by Cole Porter. The pianist is Clément Doucet, who is having the time of his life mocking the music of yesteryear by injecting swing into Wagner. Wagner? Swing? It seems that they can do the impossible in the music hall. Wiéner resumes his seat at the piano, plays a few notes, and now Doucet bursts into song, belting out a number by Kurt Weill, fresh from the world of Berlin cabaret. It's indecent. It's perfect.

The whole of Berlin is indecent at the moment: the cabarets are more outrageous than anywhere else and Munich is starting to snarl as it listens from afar to these Jewish composers who are knocking the German heritage off its pedestal: Weill and his murderous heroes, Spoliansky who has written the first homosexual anthem, and Schulhoff who enjoys slumming it with jazz. Soon enough, the first two will make good their escape, while Schulhoff will perish in a prison camp.

In Berlin, the party is frenzied, sexual, alcoholic, brimming with narcotic paradises: a certain Germany wants to forget the Great War, and while the party is still in full swing, the more vigilant are already taking flight, having observed the fascists getting their weapons ready for the next war. In a few years' time, all this music will be 'degenerate', according to the swastika bearers.

Meanwhile, at Le Boeuf sur le Toit, there's a crowd, such a big crowd, and among all those drinking and smoking heads, you can make out Jean Cocteau beating a drum and Francis Poulenc looking at the company with a mischievous eye. Igor Stravinsky is not far away, taking notes. It's a scramble, you don't know what you're listening to. That's only to be expected: it's jazz.

In the midst of this hubbub, certain things jump out at you, names, words: stride, that music which launches pianists' left hands into an assault on perilous basses; *Fats Waller* . . . 'Fats'? Yes, because he's on the plump side, but his jazz gets you moving like a very demon . . . *James P. Johnson*, a more grounded musician. Who's that again? Johnson and his ragtime which has broken through frontiers. A bass, a chord, a bass, a chord, and syncopations that get on waltzers' nerves.

Ye gods, but isn't it here that the music of the twentieth century is supposedly being determined? Can the music of the twentieth century be born of both war and partying? In any case, it would appear that these Roaring Twenties are trying to think outside the box. Here, people say 'Dada' because words are beautiful when they are free. So stop tying them together! Poetry lies elsewhere. Apparently, at the end of the last war, a certain Kazimir Malevich painted a white square on an all-white canvas. So don't bother us any more with your objective realities, we're going to turn them upside down for you, in an absinthe delirium smelling of these Parisian rains that may lead us into the next war. But until that happens, we'll have lived, felt, vibrated, tried things out, sung of parties and follies, even if it means spinning through the air like a canvas aeroplane, getting dizzy again and again, trying to extract the soul of humanity and the light of laughter from the intoxication, even if it means deliberately crashing that aeroplane into the ground, so that one day we can rebuild music on the ashes of the drama.







Das Kopfsteinpflaster der Rue Vavin glänzt unter dem Regen, der Paris seit den Morgenstunden kitzelt. Der Abend ist angebrochen, und die Pariser drängen vom Jardin du Luxembourg bis zur Kreuzung, die Henry Miller bald den „Nabel der Welt“ nennen wird, am Scheitel des Boulevard Raspail. Miller ist Teil der verlorenen Generation amerikanischer Schriftsteller, die in den Goldenen Zwanzigern nach Paris strömen. Francis Scott Fitzgerald vornan, stets verletzlich wie am Tag, an dem er sein Manuskript des *Großen Gatsby* dem jungen Journalisten zum Lesen gibt, der sich im La Closerie des Lilas, Boulevard Montparnasse Nr. 17, einen Cocktail nach dem anderen gönnt.

Dieser Journalist mit Träumen und Desillusionen im Herzen und unter der Feder ist Ernest Hemingway, ebenso Pariser wie alle Amerikaner, die während oder kurz nach dem Ersten Weltkrieg angekommen sind. Nie wieder darf das geschehen! Nie wieder Schützengräben, nie wieder Kanonenfutter, nie wieder Millionen verstreute Leichen, deren Blut die Schlachtfelder befleckt, weit entfernt von den sogenannten Feldern der Ehre.

Alle trinken, und zwar ausgiebig: Fitzgerald, Hemingway und der Ire Joyce. Sie trinken auch, weil ganz Paris ein Fest ist. Ein vorübergehendes Fest, das weiß jeder intuitiv, ohne es je auszusprechen, weil der letzte Krieg noch so nah ist, und die Keime des nächsten bereits bedrohlich. Doch bevor wir uns fürchten und kämpfen, feiern wir. Und diese durstigen Amerikaner feiern in ausreichender Entfernung zu Amerika, wo man sich nicht mal mehr ein Bier gönnen darf, ohne es bei Al Capones Handlangern zu bestellen. Alles scheint derart paradox in Amerika: Die Frauen kleiden sich wie Männer, rauchen Zigaretten und wählen seit 1920; die Jugend rebelliert, spricht von Sexualität und schreckt die Puritaner auf, die in den *Roaring Twenties* wie immer eine Bedrohung für die Moral sehen. Die Jugend tanzt, ärgert die Prüden und Frömmeler mit Charleston und Jazz; dieser Jazz, der in der Bevölkerung grassiert und sich in Radiosendungen weiter und weiter ausbreitet. Schließlich schaffen die Tänze den Sprung über den Atlantik bis Paris! Dort findet das Jazz-Amerika den Schutz der freien Äußerung.

In Paris wackelt man mit Bananenröckchen oder schwingt schamlos die Hüfte; tanzende junge Frauen singen sich die Seele aus dem Leib und setzen die dank der Maschinen gewonnene Energie frei: „Sieg!“, schreien die Hausfrauen. Der Toaster hält Einzug in der Küche, die ersten Waschmaschinen laufen auf Hochtouren. Der Kühlschrank ist nicht mehr weit. Fernab der Elite versammelt man sich in Spelunken ums Radio, eingestellt auf Radio Tour Eiffel oder Radiola. Daraus ertönen Stimmen für jedermann: Mistinguett, Maurice Chevalier. Sie malen ein Bild von Paris für die ganze Welt. Stimmen für alle, die knisternd singen: *Dans la vie, faut pas s'en faire; Paris sera toujours Paris.* (zu Dt.: Im Leben sollte man sich nicht sorgen; Paris wird immer Paris bleiben.) Die Platten drehen sich schnell: 78 Umdrehungen pro Minute. Ein einziges Lied pro Seite. Gerade genug Zeit, um sich ein Glas einzuschenken, bevor man die Schellackscheibe wieder umdrehen muss. Und überall wird getanzt, weil Paris ein Fest ist. Überall wird getrunken, die Welt neu erträumt, Genres werden gemischt, Menschen treffen sich; Künstler suchen La Coupole, La Rotonde und La Closerie des Lilas heim.

Das Kopfsteinpflaster des Boulevard Raspail glänzt unter dem Regen, der Paris seit den Morgenstunden kitzelt. In der Nummer 45 in einem berühmten Art-déco-Hotel am Rive gauche tippt James Joyce im Salon, während Picasso für ein üppiges Mahl zahlt, indem er auf die Tischdecke malt. Es heißt, er habe sie nie signiert... Er wollte die Rechnung zahlen, nicht etwa das Hotel kaufen.

Das Pariser Kopfsteinpflaster glänzt unter dem Regen, der es seit den Morgenstunden kitzelt. Der Abend ist angebrochen, und die Pariser drängen auf die Pont de l'Alma, dann entlang der Avenue Montaigne und drehen sich automatisch zum nicht allzu weißen Marmor des Théâtre des Champs-Élysées im allgegenwärtigen Art-déco-Stil. Wie auch das Bœuf sur le toit ein Stück nördlicher am Rive droite. Dort, so heißt es, wird die Zukunft der Kunst aufgeführt. Hochtrabende Worte! Betritt man das Kabarett, erklingt sobald das Klavier von Jean Wiéner, der Gershwin spielt, erst kürzlich aus den USA importiert. Ein anderer Pianist klopft ihm auf die Schulter, setzt sich ans Klavier und spielt Cole Porter. Dieser Pianist ist Clément Doucet, der sich damit vergnügt, die Musik von anno dazumal zu verspotten, indem er Wagner grooven lässt. Wagner? Grooven? In der Music Hall wird das Unmögliche wahr. Wiéner setzt sich erneut ans Klavier, spielt einige Noten, und nun singt Doucet aus vollem Halse eine Melodie von Kurt Weill, frisch aus dem Berliner Kabarett hervorgegangen. Es ist anstößig. Es ist perfekt.

Ganz Berlin ist zu jener Zeit anstößig: Die Kabaretts sind unverschämter als anderswo, und München beginnt zu murren, wenn es aus der Ferne die jüdischen Komponisten hört, die das Althergebrachte umstoßen: Weill und seine mörderischen Helden, Spoliansky, der die erste Hymne der Homosexuellen schreibt, und Schulhoff, der sich mit Jazz herumtreibt. Die beiden Ersteren werden bald fliehen können, doch Schulhoff wird im Lager sterben.

Berlin feiert ausgelassen, anrücklich, trunken, ein berauschendes Paradies: Ein gewisses Deutschland will den Ersten Weltkrieg vergessen, und während das Fest in vollem Gange ist, fliehen die Achtsamsten bereits, als sie mancherorts die Faschisten ihre Gewehre für den nächsten Krieg polieren sehen. In wenigen Jahren wird diese Musik für die Anhänger des Hakenkreuzes als entartet gelten.

Doch hier und jetzt im *Bœuf sur le toit* sind alle da, derart viele, und unter all den trinkenden und rauchenden Köpfen entdeckt man Jean Cocteau, der trommelt, und Francis Poulenc, der die Truppe verschmitzt anschaut. So ein Gedränge. Man weiß nicht mehr, was man hört. Das ist normal; das ist Jazz.

Aus dem Getöse brechen einige Worte hervor, Namen: Stride, Musik, bei der die linke Hand der Pianisten den Bass gefährlich anschlägt; Fats Waller... Fats? Aber ja doch, weil er rundlich ist, doch sein Jazz lässt die Tänzer teuflisch zappeln... James P. Johnson, schon bodenständiger. Wer? Johnson und sein Ragtime, der Grenzen durchbrochen hat. Ein Bass, ein Akkord, ein Bass, ein Akkord und Synkopen, die Walzertänzer plagen.

Großer Gott, wird nicht hier die Musik des 20. Jahrhunderts gespielt? Kann die Musik des 20. Jahrhunderts zugleich aus Krieg und Fest entstehen? Jedenfalls scheint es, als wollten diese tosenden Jahre aus dem Rahmen fallen. Man sagt „Dada“, weil freie Wörter schön sind. Hört doch auf, sie zu verbinden! Poesie steckt woanders. Es heißt, ein gewisser Kasimir hätte am Ende des letzten Kriegs ein weißes Quadrat auf eine weiße Leinwand gemalt. Also langweilt uns nicht mehr mit eurer objektiven Realität! Wir werden die Realität auf den Kopf stellen, in einem Rausch von Absinth zum Duft des Pariser Regens, der uns vielleicht bis zum nächsten Krieg führt. Doch in der Zwischenzeit werden wir gelebt, gefühlt, gebebt, versucht, das Fest und die Raserei gesungen haben, auch wenn wir in der Luft freidrehen wie ein Flugzeug aus Segelstoff und im Schwindel wieder und wieder versuchen, aus der Trunkenheit die Menschenseele und das Leuchten des Lachens zu entnehmen, auch wenn wir das Flugzeug willentlich abstürzen lassen, um eines Tages die Musik auf den Trümmern des Dramas wiederaufzubauen.







ジャズ・エイジの 物語



フロリアン ノアック

ピアノ

ジェームス・プライス・ジョンソン (1894-1955)

- 1 チャールストン * 2'07

ハリー・アクスト (1893-1963) / ファッツ・ウォーラー (1904-1943)

- 2 ダイナ * 3'06

ファッツ・ウォーラー (1904-1943)

- 3 スクイズ・ミー * 3'03
4 バイ・バイ・ベイビー * 2'06

モーリス・ラヴェル (1875-1937) / アンリ・ジル＝マルシェックス (1892-1970)

- 5 5時のフォックストロット 6'02

フランシス・プーランク (1899-1963)

- 6 ワルツ (『6人組のアルバム』から) 1'55
3つの無窮動 FP14a 5'27
7 十分に中庸な速さで 1'21
8 中庸な速さで 1'26
9 敏捷に 2'40

クレマン・ドゥーセ (1895-1950)

- 10 イゾルディーナ 2'12

ジョージ・ガーシュウィン (1898-1937)

- 11 スラップ・ザット・ベース * 2'12
12 ハウ・ロング・ハズ・ディス・ビーン・ゴーイング・オン? * 3'22
13 ホワット・コーズ・イズ・ザット? * 3'33

ミッシャ・ポリアンスキー (1898-1985)

- 14 モルフィウム * 3'39

クルト・ヴァイル (1900-1950)

組曲『三文オペラ』から

- 15 メッキー・メッサーの殺人物語大道歌 * 2'06
16 ポリーの歌 * 2'26
17 タンゴ・バラード * 2'24

エルヴィン・シュルホフ (1894-1942)

ジャズ風舞踊組曲 WV98

- 18 ストンプ 0'52
19 ストレイト 4'00
20 ワルツ 4'41
21 タンゴ 3'14
22 スロー 4'47
23 フォックス・トロット 1'39

レオ・オーンスタイン (1893-2002)

- 24 飛行機に乗って自殺 3'48

TT': 69'01

* 編曲: フロリアン・ノアック ● 世界初録音
独ドイツランタフンク (Deutschlandfunk) との共同制作

ヴァヴァン通りの石畳は、パリの街を朝から撫でつづける雨に濡れ、きらめいている。夜の訪れとともに、パリジャンたちは大挙してリュクサンブール公園から“十字路”を目指す——やがてヘンリー・ミラーが「世界のへそ」と呼ぶことになる、ラスパイユ大通りとの交差点だ。この狂騒の20年代にパリに押し寄せたのが、アメリカの「ロスト・ジェネレーション（失われた世代）」の作家たちである。その中心人物の一人、フランシス・スコット・フィッツジェラルドは、いつだって繊細だった——あるジャーナリストが、モンパルナス大通り171番地の文学カフェ「クロズリー・デ・リラ」でカクテルの杯を次々に飲み干しながら、『グレート・ギャツビー』の草稿に目を通していたときもそうだった。

このジャーナリストの名は、アーネスト・ヘミングウェイ。彼においては、心の中でも筆の内でも夢と覚醒がせめぎ合っていた。そして彼もまた、先の大戦のさなかや直後にやって来たアメリカ人たちと同じく、パリジャンだった。もう懲り懲りだ！ 塹壕も、大砲も、もうたくさんだ！ 何百万もの死体が血を滴らせて散らばる墓場のような光景は、いわば“名誉の戦場”には程遠かった。

彼らはみな、酒を飲んだ。浴びるほど飲んだ。フィッツジェラルド、ヘミングウェイ、そしてアイランド人ジェームズ・ジョイス。彼らが酒を飲んだのは、パリが日ごと祝祭日——ヘミングウェイいわく「移動祝祭日」——であったからだ。いつかは終わる仮初めの祝祭日であることを、あえて口にする者は誰一人いなかったが、みながそれを直観的に知っていた。先の大戦はまだそばにあり、次の大戦の萌芽が既に脅威を突きつけていた。恐れたり、再び戦闘を交えたりする前に、浮かれ騒ごうではないか。酒好きのアメリカ人たちのためにも、十二分に浮かれ騒ごう。彼らの国では、アル・カボネ〔禁酒法時代のシカゴで酒を密造・販売したギャング〕の子分たちに注文しないかぎり、ビール一滴、飲めやしないのだから。アメリカでは、あらゆるものが逆立ちしているように見えた。女性たちは男性のような格好をし、タバコを吸い、1920年から投票権を手にしていて。若者たちは反抗し、性について語り、この「狂騒の20年代」の墮落が道徳を脅かしていると考え、厳格な人びとを怯えさせた。踊る若者たちは、チャールストンとジャズの力を借りて、上品ぶった偏狭な人びとの囁聲（ひんしゆく）を買った——ジャズは、ますます勢力範囲を拡大していくラジオの電波に乗って、バクテリアのように人びとに広がっていく。そしてこれらのダンスが、大西洋を飛び越え、パリまでやって来た！ ジャズの国アメリカは、表現の自由が約束された“お祭り騒ぎ”の舞台をパリに見出したのである。

パリでは、バナナを腰からぶら下げて、あるいは恥じらいもなく腰をくねらせて、体を揺することができた。踊る女たちは、声が枯れるほど歌い、機械化のおかげで手にしたエネルギーを発散させた——主婦たちは勝利の歓声をあげた：トースターが台所に置かれ、初期の洗濯機が全速力で回っている。エリートとは縁遠い人びとが、各地の飲み屋で“受信機”を取り囲み、エッフェル塔ラジオやラディオラの番組を流す装置にじっと目を据えていた。そして万人に歌いかける声生まれた——ミスタンゲット、モーリス・シュヴァリエらが、世界に向けてパリの肖像を描いた。“みんなのための声”が、レコードのノイズとともにパリを歌い上げる。〔シュヴァリエの〕《Dans la vie, faut pas s'en faire(人生、心配しちゃだめだ)》、《Paris sera toujours Paris(いつだってパリはパリ)》……。レコードが敏速に回転する。毎分78回転。片面に一曲ずつ。セラック盤を裏返すまでに、ちょうど酒を一杯、手に入れられる。パリはどこもお祭り騒ぎで、そこかしこで踊ることができた。そこかしこで酒を飲み、世界を新しく作り変え、種々のジャンルを混ぜ合わせ、知り合いを作ることができた。芸術家たちは、ラ・クーポール、ラ・ロトンド、クロズリー・デ・リラといったカフェに足繁く通った。

ラスパイユ大通りの石畳は、パリの街を朝から撫でつづける雨に濡れ、きらめいている。45番地のアール・デコ様式のホテルは、左岸の名所の一つ。ここではジョイスがラウンジで物を書き、ピカソが贅沢な食事の勘定を払う代わりにテーブルクロスに絵を描いている——彼がサインすることは決してなかったという。サインなんかしたら、食事どころか、ホテルを丸ごと買えてしまう。

パリの石畳は、この街を朝から撫でつづける雨に濡れ、きらめいている。夜の訪れとともに、パリジャンたちは大挙してアルマ橋を渡り、モンテーニュ通りを北へ進み、乳白色の大理石で覆われたシャンゼリゼ劇場に無意識に顔を向ける——当時、このようなアール・デコ様式の建築が至るところに建てられた。その好例が、右岸をさらに北へ進んだ場所にある「屋根の上の牡牛」だ。ここでは芸術の未来が奏でられているのだと、人びとは口にした。たいそうな言葉だ！ このキャバレーに足を踏み入れると、アメリカから“輸入”されたばかりのガーシュウインの音楽を奏でるジャン・ヴィエネルのピアノが、すぐさま聞こえてくる。もう一人のピアニストが彼の肩を軽く叩いてから交代し、コール・ポーターの音楽を弾きはじめる。このピアニスト——クレマン・ドゥーセ——は、つづいて昔の音楽を茶化して楽しいひとときを過ごす。ワグナーの音楽にスウィングを添えながら……。ワグナーに？ スウィングを？ 不可能が可能になるのがミュージックホールの醍醐味。再びヴィエネルがピアノ椅子に座って数音を鳴らすと、今度はドゥーセが、クルト・ヴァイルのアリアを歌いだす。ベルリンのキャバレーから飛び出してきたばかりの、みだらな歌。ぴったりの選曲。

当時のベルリンは、どこもかしこも、みだらだった。街のキャバレー（カバレット）は、他のどんな街のそれよりも奇抜だった。ユダヤ人作曲家たちがドイツの音楽遺産の権威を揺るがすのを遠方から耳にしたミュンヘンは、ぶつぶつと不満を漏らしはじめる——ベルリンにはヴァイルの他にも、危険な勇士たちがいた。同性愛を称える讃歌を初めて手がけたスポリアンスキー、そして有害なジャズと戯れたシュルホフ。ヴァイルとスポリアンスキーは程なくしてドイツから逃れるが、やがてシュルホフは強制収容所で命を落とすことになる。

ベルリンの“お祭り騒ぎ”は桁外れで、性とアルコールにまみれており、一度体験したら釘付けになる楽園のオンパレードだった。ドイツには、先の大戦を忘れてしまいたい人びとがいたのだ。最高潮に達する“祭り”を尻目に、もっとも用心深い人びとは、次の戦争にむけて武器を磨くファシストたちを警戒して既に国外へ脱出していた。数年後これらの音楽は、ハーケンクロイツ（かぎ十字）を掲げる者たちから“退廃芸術”として残らず弾圧されることになる。

キャバレー「屋根の上の牡牛」に話を戻そう。ひどく混み合っている。かなりの大人数が酒を飲み、煙草を吸っている。太鼓を叩くジャン・コクトーと、いたずらっぽい眼差しをみなに向けるフランシス・プーランクの姿が見える。イーゴリ・ストラヴィンスキーも、彼らからそう遠くない場所でメモをとっている。喧騒。もはや何を聞いているのかわからない。それもそのはず、だってジャズなのだから。

このざわめきの中から、言葉が次々と飛び交う。名前が、言葉が。「ストライドさ」——ピアノの左手をリスクーなバス音へと突撃させる奏法……「ファッツ・ウォーラーだ」——ファッツ（Fats）って名前なのか？ ああそうさ、太っちゃだからな。だけど彼のジャズは悪魔みたいに君の体を揺れ動かす……「ジェームス・P・ジョンソンは、もっと地に足がついている」——誰だい？——ジョンソンがラグタイムを画期的に進化させたのさ。バス音と和音の交替、そしてシンコペーションが、ワルツを踊る奴らの神経を逆撫でさせる……

いやはや！　だがこの言葉は、20世紀音楽の本質をも見事に言い表しているのではあるまいか？　20世紀音楽は、戦争とお祭り騒ぎから生まれたのではあるまいか？　いずれにせよ狂騒の20年代は、既成概念から飛び出そうとした時代であったように思える。人びとは「ダダ」と声高に叫んだ。言葉は解放された時に美しくなるという理由で——ならば言葉同士の結びつきを無くしてしまえばいい！　詩情は、どこか別の場所にある。先の〔第一次世界〕大戦の終わりには、カジミール・マレーヴィチが、真っ白なカンバスの上に白い正方形を描いてみせた。君たちの客観的なリアリティで俺たちを悩ますのは、もうよしてくれ。俺たちは、パリの雨の匂いが混ざったアブサンで酩酊しながら、そのリアリティとやらをひっくり返してやろう。このパリの雨は、おそらく俺たちを次の大戦へと連れていく。だがそれまでは、生を謳歌し、感じ、感動し、冒険し、宴と熱狂を賛美しよう。たとえ、紙飛行機のように空中で回転し、何度も目眩(めまい)を起こし、酩酊から人間の魂と笑いの灯火を引き出そうと試みることになっても。たとえ、紙飛行機を自らすすんで墜落させることになっても——その惨事の灰の上で、いつの日か音楽は再建されるのだから。



Florian Noack

LDV43 Album d'un voyageur

Brahms • Grieg • Schubert • Rachmaninoff • Szymanowski
Komitas • Janáček • Nín • Martucci • Grainger • Ladmiraalt

LDV74 Sergei Prokofiev Visions Fugitives

Tales of an Old Grandmother op.31
Four Études for piano op.2
Visions fugitives op.22
Piano Sonata no.6 in A major op.82

LDV90 Sergei Lyapunov 12 Études d'exécution transcendante

LDV121 I wanna be like you The Piano Transcriptions

Bach • Mendelssohn • Prokofiev • Rimsky-Korsakov
Sherman Brothers • Shostakovich • J. Strauss II • Susato



© 2023 Deutschlandradio / La Prima Volta
© 2025 Deutschlandradio / La Dolce Volta

Enregistré à Cologne (Deutschlandfunk, Kammermusiksaal)
du 7 au 10 décembre 2023

Prise de son : Christoph Schmitz
Direction artistique : Martin Rust
Montage et mixage : Martin Rust
Accord piano Steinway : Christian Schoke

Texte : Pierre Solot
Traduction et relecture : Charles Johnston (GB)
Carolyn Krüger (D) & Kumiko Nishi (JP)

Photographies : Jean-Baptiste Millot

© La Prima Volta pour l'ensemble des textes et des traductions
Réalisation graphique : Stéphane Gaudion (lechienestunchat.com)

ladolcevolta.com

LDV137



FLASH TO SEE
FLORIAN NOACK PLAYING JAMES P. JOHNSON
CHARLESTON
(TRANSCRIPTION NOACK)





Tales of the Jazz Age

Florian Noack

James. P. Johnson Charleston* • **Harry Akst / Fats Waller** Dinah* • **Fats Waller** Squeeze Me* • Bye Bye Baby* • **Maurice Ravel / Gil-Marchex** Five o'clock Foxtrot • **Francis Poulenc** Valse • 3 Mouvements perpétuels • **Clément Doucet** Isoldina • **George Gershwin** Slap That Bass* • How long has this been going on?* • What causes that?* • **Mischa Spoliansky** Morphium* • **Kurt Weill** Die Moritat von Mackie Messer* • Pollys Lied* • Tango-Ballade* • **Erwin Schulhoff** Suite Dansante en Jazz • **Leo Ornstein** Suicide in an Airplane

*Arrangements: Florian Noack
World premiere recording



Deutschlandfunk

Made in Czech Republic



3 760419 360450 >

Total Timing: 69'01

English commentary inside
Mit deutscher Textbeilage

日本語解説付